

Le cabinet de curiosités

Fin juin, dernier jour de lycée. Notre peine éternelle avait trouvé son sursis. Nous allions vivre. Libres, enfin. Nous allions parcourir notre monde intérieur et le cultiver à notre guise, nous disséminer aux quatre coins de notre globe intime, disparaître ! Toujours était-il que nous ne pouvions quitter l'établissement de Lustigschaeffolsheim, après trois ans de mauvais mais loyaux services, sans y passer une ultime nuit en toute illégalité, et j'avais pour ce faire rassemblé deux coéquipiers dévoués, une montre et mon téléphone portable...

Le soir venu, nous dînions dans le hall d'entrée, à même le sol, laissant filer les heures en débattant des quelques derniers persifflages et médisances polluant nos réseaux sociaux, si faciles à collecter sur le compte *Instapotins* de l'établissement. Lors d'une période de mutisme où tous trois cherchions un sujet de discussion, j'observai la grande salle carrelée où nous étions assis. Chaque jour, durant plusieurs mois, nous avons été confrontés à cette vaste pièce sombre, toujours bondée, toujours bruyante, et nous ne l'avions jamais observée. Nous l'avions vue, peut-être : il ne s'agissait que d'un vestibule vétuste, sans parure. À minuit passé, sous un ciel sans Lune, j'admirais enfin toutes les peintures modelées par une main humaine, les fissures et les excroissances tissées par le temps.

Elian tira un petit sachet de son sac et le tendit en nous embrassant du regard. « Quelques petits champignons magiques, histoire d'y voir plus clair... » Il nous assura qu'il ne s'agissait que de petits champignons hallucinogènes, et nous convainquit bien vite : nous dégustâmes, avec notre troisième acolyte, cette denrée inconnue. Je ne cherchai pas à savoir où l'ancien terminale avait dégoté son étrange met. Avec un peu de chance, il nous faisait marcher et il ne s'agissait que de cèpes frais. Puis Simon proposa de renouer avec notre âme d'enfant en jouant à cache-cache au sein de l'établissement. Tout le monde l'approuva : l'expérimentation d'un tel divertissement dans la pénombre de l'interdit ne pouvait être manquée !

Je décidai de me cacher dans le cabinet de curiosités, lequel tapissait les larges couloirs de l'administration, cernés par de profondes vitrines renfermant des animaux empaillés et quelques autres pourritures conservées dans des bocaux de formol qui ne passionnaient plus personne sinon quelques vieillards excités par les sciences et la torture animale. Je passais pour le dernier à y appréhender mes passages, inquiet par cette atmosphère étrange, peu en phase avec les cartes de géographie ou les règles de conjugaison. Mais ce soir-là, j'étais décidé à rompre avec mes angoisses.

Sentant ma tête enfler sous mes longs cheveux roux, je repensai aux champignons tout en passant la porte entrouverte de l'administration. La refermant derrière moi, j'avancai sans un souffle jusqu'au bout de l'allée, et m'arrêtai devant l'une des vitrines. J'arrivais difficilement à discerner ses occupants, mais les yeux brillants des animaux, mimant la vie avec une si grande vérité, me permirent d'identifier certains bestiaux. Au sein de cet étalage, au milieu de quelques arbustes, se terrait un lionceau au regard furibond, sur l'étincelante crinière duquel une perruche au pelage azur et aux longues plumes s'étendait de tout son long. De nouvelles créatures apparaissaient chaque année durant les vacances d'été. Je ne parvenais pas à imaginer un taxidermiste

toucher aux cadavres pour leur redonner un semblant de beauté. Un cœur d'agneau flottait dans une fiole au liquide jaunâtre. Un gigantesque intestin d'éléphant trônait sur son socle. Autant d'êtres qu'il avait fallu tuer afin de leur donner accès à la vie éternelle ! Au milieu de cette jungle organique, une petite souris se tenait sur une patte, qui me contemplait. J'avais l'impression grotesque que ses iris me poursuivaient où que j'aie. Je détournai les yeux et cherchai un angle de mur où m'embusquer.

La douleur dans ma tête s'intensifia. Mes tempes pulsaient douloureusement, comme si une patte invisible les comprimait, les opprimait. Je me tournai vers la vitrine derrière moi. Un simple aquarium, sans eau, sans vie, rempli de poissons morts ayant la prétention de passer pour des vivants. Des frissons parcoururent mon échine. J'imaginai presque ces poissons ouvrir et refermer leur bouche devant moi, je ressentais leur souffle sur mon épaule, j'entendais les battements de leur petit cœur et leurs hoquets réguliers ! Pourquoi semblaient-ils si *vivants* ? Leurs yeux aveugles me transperçaient avec virulence tandis que leurs écailles scintillaient derrière les vitres d'une lueur mystérieuse, seule lueur dans une opacité des plus totales. Le temps se refermait autour de moi. Et le couloir sombre de s'allonger, encore et encore...

Sursautant, je me retournai et me retrouvai face à cette souris. Mais, ma parole... elle bougeait ! L'horrible morte, sur son piédestal de poils, elle se mouvait face à moi, ses yeux luisants dans les miens ! Mes yeux, mes yeux humides me trompaient, ils distinguaient un pauvre cadavre de chair. Cet animal exécutait une danse macabre dans les ténèbres de cette folle nuit, qui se resserraient toujours plus autour de moi, comme un linceul recouvrant sa charogne. Cette souris condamnée, elle me fixait ! Et son ignoble queue grisâtre s'agitait telle la faux de la Mort insatiable !

Ma tête déflagra pour de bon. Je détournai les yeux, mais tombai sur les misérables orbites titanesques du lion, qui ouvrit la gueule pour entonner un rugissement funèbre. Même le cœur dans son bocal se tortillait, s'élevait pour quitter son antre jaunâtre. Et la carapace de tortue, vidée de son corps, dépouillée de sa créature, elle se mouvait, une tête s'en extirpait : le corps renaissait de ses restes putréfiés ! Le vide se faisait : mes pieds quittaient le sol et mes mains se tortillaient comme un ver pris au piège. Une part de moi se décomposait à mesure que les animaux prenaient vie. L'appel sempiternel du lion s'ajoutait aux gloussements des poissons, aux meuglements et aux effluves d'une foule de bêtes invisibles, aux exhalaisons d'une force inconnue. Derrière moi, je humais le sel d'une mer aveugle qui m'emportait avec elle. J'essayai d'émerger à la surface, mais ma tête fut engloutie par cet océan de déraison...

Ma paume gauche, moite, s'agrippa à la vitre, et l'autre enserra mon esprit à l'agonie alors que le rongeur, au milieu de tous ses acolytes, poursuivait son ballet mortuaire, chef d'orchestre cadavérique. Et il agitait les yeux, encore et encore !

« Quoi, ce petit homme, aimer ? vociféra soudain la tortue verdâtre, dont le long cou ombré s'étendait désormais jusqu'au bord de la vitrine. Et pourquoi pas moi ? »

J'essayai de hurler, mais impossible. Je ne parvins même pas à ouvrir la bouche. Et le micromammifère sauta sur la vitre, qui se brisa sur-le-champ. J'aperçus la souris fureter, trotter parmi les débris, dont l'un vint se ficher dans mon pantalon. Elle sautilla sur la poignée d'une porte ouverte, puis s'éleva vers le ciel, et, ouvrant les mâchoires,

lâcha dans un souffle, en poursuivant sa valse : « Là-bas, des carapaces de tortues ayant vécu des siècles avant de croiser la route d'un homme arrogant... Ici, un cœur, simple objet mécanique... Quoi, nous vivons ? Machines ! Nous, vous, tous : machines ennuyées de vivre, et qui vivent pourtant ! Admire cet intestin, petit être de lumière, observe et comprends, car tu ne verras jamais le tien. Magnifique, n'est-ce pas ? Et donc ? Cette curiosité t'apporte-t-elle la science infuse ? La possession de tes connaissances, la possession te plaît-elle ? Petit être, pauvre enfant, tu aurais pu, les hommes auraient pu faire le choix de vivre ! Ils auraient pu faire le choix du bonheur et de la simplicité ! Nous aurions pu décider ensemble de vivre dans l'ignorance. Vous ne connaissiez ni l'ennui ni la mort, et peut-être, alors, serions-nous heureux : l'inconnaissance comme une délivrance ! Quel insatiable besoin que le vôtre ! Besoin de tout nommer, de tout contrôler, de tout déprécier jusqu'au vomissement ! Entends-tu ton âme battre, petit être ? Ce cœur, ce coquelicot éclatant, je le respire ! J'entrevois ses battements machinaux ! Mais son tour viendra, notre tour vient à tous... Prends garde, humain ! Va, donne-moi ta fine main froide ! »

J'approchai de l'animal et lui tendis ma main, par réflexe. Ses yeux s'élargirent.

« Tes connaissances, les égareras-tu ? Auras-tu le courage de n'être rien, de l'affirmer, de l'accepter ? Oseras-tu ne rien savoir, ne plus avoir ? Sauras-tu oublier la peur, accepter le malheur ? Petit être, accepteras-tu la vie comme une mort ? »

Paralysé, je ne sus que dire. Le lion rugit une ultime fois, et l'animal mortifère m'érafla la main avant de me saisir tout entier, ce monstre minuscule, qui me dépassait, me surpassait. Et je me sentis couler, couler... Expirer. Je m'effondrai en glapissant, abandonné par mon propre corps, tandis que l'animal continuait de m'observer en élargissant son sourire...

Elian sursauta en rouvrant les yeux. Il avait passé la journée sous le voile formé par ses draps, brûlé de l'intérieur par un poison dont les vapeurs s'estompaient à peine, emportant peu à peu avec elles le brouillard posé devant ses paupières. Son ventre gargouilla. Il supposa une indigestion liée à ses champignons. Sa mère, le scrutant, l'air sombre, lui apprit que l'un de ses camarades avait disparu. La police était à sa recherche. Leur escapade nocturne et la disparition mystérieuse d'Auguste faisaient la une des *Der des der News d'Alsace*. Il était convoqué dans le bureau de la direction afin de rendre compte de leurs actes.

Lorsqu'il passa dans les couloirs de l'administration, il ne put s'empêcher de noter la présence d'un nouveau trophée parmi les animaux empaillés. Un putois aux poils roux coupés court et au long nez noir, surmontant quelques détritiques et dominant quelques cafards écrasés. Il sembla à Elian qu'il avait déjà vu ce pelage quelque part. Mais, surtout, les deux globes noirs de l'animal le jugeaient d'un air terrorisé. L'adolescent se perdit dans ces deux iris, qui l'auscultaient, effarouchés, paraissant se mouvoir. Le museau même semblait remuer. La voix de la proviseure, doublée d'un coup de coude de Simon, l'invita à entrer dans le bureau. Incapable d'émettre un son, le cœur battant, il ne parvint pas à bouger : l'une des pattes du putois aux cheveux roux arborait la montre d'Auguste...